

# Une approche idiolectale de la chute de *ne* en français contemporain

Iglesias, Olivier, & Larrivée, Pierre

Paris 8, UMR 7023 SFL, & Normandie Université, UCBN, CRISCO (EA4255)

[olivier.iglesias@gmail.com](mailto:olivier.iglesias@gmail.com) et [Pierre.Larrivee@Unicaen.fr](mailto:Pierre.Larrivee@Unicaen.fr)

## 1 Introduction

Le changement et la variation linguistiques présentent le paradoxe d'une réanalyse catégorique (Roberts et Roussou 2003 par exemple) et d'un usage graduel. Une illustration en est l'évolution de *ne*, dont l'emploi dans la pratique vernaculaire (spontanée non-surveillée) décline depuis au moins le 18<sup>e</sup> siècle (Martineau 2011; voir également Dufter et Stark 2007), jusqu'au taux actuel d'environ 5% des propositions négatives en français européen et 0.5% en français nord-américain (voir van Compernelle 2009 pour un survol récent des études quantitatives). On peut estimer que ce déclin graduel est dû à la pression de divers facteurs, phonétiques, syntaxiques, pragmatiques et sociolinguistiques, qui favorisent ou découragent la réalisation du marqueur. Ceux-ci sont en effet documentés dans de nombreuses études dont le marqueur a été l'objet. Le facteur de l'environnement phonique reçoit une documentation statistique par Ashby (1981). Il montre qu'une pause avant la position de *ne* favorise sa rétention à 100% lorsqu'il est suivi d'une voyelle et à 85% lorsqu'il est suivi d'une consonne. En outre, *ne* est réalisé à 65% lorsqu'il se trouve entre deux voyelles. L'environnement syntaxique peut également être décisif. On sait depuis Moreau (1986) que les séquences plus ou moins figées du type *il y a*, *c'est*, *il faut* et *je sais* favorisent la chute de *ne*. La réalisation de *ne* est de même influencée par la nature du sujet grammatical. Un sujet clitique induit la chute de *ne* à 94%, et à 17% avec un sujet lexical dans le corpus de français vernaculaire de Culberston et Legendre (2008). Pour ce qui est de la pragmatique, Fonseca-Greber (2007) propose que le maintien de *ne* est corrélé à l'expression d'une fonction émergente d'emphase, qu'elle illustre dans un corpus de vernaculaire suisse. La tentative de répliquer l'expérience amène Larrivée à trouver moins de 3% d'emplois incontestablement emphatiques dans un corpus d'échanges spontanés (2010 : 2254).

Ces études illustrent la difficulté de définir une dimension causale dominante. Une raison pour laquelle aucun des facteurs cités n'apparaît catégorique pourrait être le fait que les pourcentages sont calculés à partir des réalisations de différents locuteurs, qui auraient pu internaliser des grammaires régies par des déterminismes divergents<sup>1</sup>. En séparant ces réalisations, on peut envisager que des déterminismes catégoriques se dégageraient pour des (groupes d')idiolectes. C'est le raisonnement que suivent Déprez, Syrett et Kawahara (2013) dans leur analyse des mots *wh* in situ. Correspondant à l'usage du mot *wh* dans la proposition comme dans *Tu as fait quoi ?*, l'emploi *in situ* pose le problème théorique<sup>2</sup> de la légitimation de la valeur interrogative qui se ferait normalement par la syntaxe en position initiale de la phrase. Suivant Cheng et Rooryck (2000), cette légitimation pourrait être opérée par mélodie montante en fin de phrase. Par conséquent, on s'attendrait à ce qu'elle soit produite de façon catégorique avec les *wh* in situ pour assurer leur légitimation. Les résultats globaux des tests de production ne sont cependant pas catégoriques, puisque 73% de mélodies montantes sont produites par les sujets. Cependant, l'analyse a montré que neuf des douze sujets associaient catégoriquement la mélodie montante avec les questions in situ. Une analyse poussée des productions des trois autres sujets montre qu'ils assignent un accent d'insistance au mot *wh*. La séparation des populations permet ainsi de soutenir l'hypothèse de Cheng et Rooryck selon laquelle une mélodie montante devrait légitimer le *wh* in situ sans pour autant ignorer les variations dans les modalités concrètes, mélodique ou accentuelle, de ce morphème intonatif.

C'est par le biais d'une approche idiolectale que ce travail se propose de contribuer à la compréhension des déterminismes favorisant et décourageant l'emploi de *ne* en français vernaculaire actuel. La

présentation du travail est organisée comme suit. Dans un premier temps, nous présenterons brièvement la méthode idiolectale et le corpus étudié. Dans un second temps, seront présentés les résultats de l'analyse du corpus d'idiolectes retenus. On abordera tout d'abord l'influence du contexte phonique dans la présence ou l'absence de *ne* pour ensuite s'attarder sur la dimension syntaxique en analysant la présence ou l'absence de *ne* selon le statut syntaxique des éléments précédents ou suivants et selon la nature du sujet clitique. Enfin, en abordant la dimension pragmatique, on constatera qu'il existe bien de multiples facteurs pouvant influencer sur la présence ou l'absence de *ne*. Après l'analyse de ces résultats, nous concluons avec une discussion résumant les principaux facteurs confirmés par cette analyse idiolectale et nous nous interrogerons sur de possibles suites à cet article.

## 2 Analyse

### 2.1 La méthode idiolectale

#### 2.1.1 Présentation de la méthode

La méthode idiolectale développée et initiée par Barra Jover (2012) et adoptée par Iglesias (2012) consiste en un dépouillement exhaustif des productions de locuteurs tant à l'écrit qu'à l'oral. L'objectif est d'avoir un aperçu le plus complet possible de la grammaire d'un ou de plusieurs individus. Si dans la tradition linguistique on a déjà avancé que l'accès à une grammaire individuelle pouvait être utile (en remarquant notamment les comportements différents des locuteurs dans les productions de phénomènes variationnels comme celui qui nous intéresse ici), c'est Barra Jover (2007, 2010 et 2012) qui, le premier propose de centrer les études sur des productions d'individus et plus dans de vastes corpus mêlant plusieurs idiolectes.

Barra Jover (2007 : 100) affirme que « la régularité [qu'on peut trouver dans l'analyse d'un vaste corpus] nous pousse à faire une prédiction sur ce que nous n'avons pas encore vu, mais cette prédiction n'a pas de justification conceptuelle ». Ceci implique, dans le cas de la chute du *ne* par exemple, que si on s'aperçoit, dans l'analyse d'un vaste corpus, que le *ne* disparaît régulièrement dans un certain contexte, on expliquera que ce contexte favorisera sa chute. Or, comme nous le verrons dans l'analyse qui suit, cela peut être le cas dans certains idiolectes mais absolument pas dans d'autres. Ainsi, on admet comme le fait Barra Jover (2010 : 4) que « la seule entité observable en tant que telle serait la grammaire (dans le sens large du terme) d'un sujet *x* à un moment *t*. ».

Cette méthode de dépouillement d'idiolectes, Barra Jover (2007 et 2012) la préconise pour l'analyse de la variation en diachronie, mais Iglesias (2012 : 85) souligne son intérêt en synchronie puisqu'elle permet « observer s'il existe des *règles* internes et propres à chaque locuteur (ou à un groupe de locuteurs) ». Le but est de chercher s'il existe une cohérence dans un système grammatical individuel et d'observer dans quels contextes le locuteur utilisera une variante plutôt qu'une autre ou dans quels autres contextes il utilisera les deux.

Cette méthode n'est peut-être pas parfaite (Barra Jover 2007 : 27, décrit les aspects positifs et négatifs de cette méthode en diachronie) puisqu'elle offre un aperçu partiel du phénomène, mais quelle méthode donnerait un aperçu complet ? Cette méthode a le mérite, comme le montrent Barra Jover (2012) et Iglesias (2012), de permettre de se poser de nouvelles questions et d'émettre des hypothèses plus fortes puisque basées sur un ensemble homogène de productions d'une seule grammaire et qui ne souffre donc pas de l'agrégation de productions de différents locuteurs reflétant des grammaires éventuellement distinctes.

#### 2.1.2 Composition du corpus

Le corpus retenu se compose de quatre conversations extraites du Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000 (CFPP2000). Il contient un total de 5 heures et 17 minutes d'entretien (allant de 54 minutes

pour l'entretien avec Nicole Noroy jusqu'à 97 minutes avec Pauline de Bordes) et de 777 occurrences de propositions négatives avec ou sans *ne*. Les quatre locuteurs choisis l'ont été en fonction de la durée des enregistrements (plus l'entretien est long, plus on a de chances d'avoir un nombre convenable d'occurrences à analyser) et de l'âge des locuteurs (on a voulu observer le comportement de locuteurs appartenant à deux générations bien distinctes).

Le tableau suivant résume les informations principales du corpus : prénom (fictif ou réel selon la volonté des locuteurs), classe d'âge, sexe, niveau d'études, durée de l'enregistrement analysé, nombre total de *ne* réalisés, nombre total de *ne* absent et pourcentage de maintien de *ne* :

Idiolectes	Age	Sexe	Etudes	Durée	<i>ne</i> maintenus	<i>ne</i> omis	% de maintien
Gary	<25	H	Master	85'24	24	253	8,66%
Katia	<25	F	Lycée	81'	5	155	3,13%
Nicole	>50	F	Licence	53'58	18	145	12,41%
Pauline	>50	F	Bac	96'33	38	135	21,97%

Tableau 1. Informations globales du corpus avec pourcentages individuels de maintien de *ne*

La réalisation et l'omission de *ne* dans les productions de chacun des sujets est ce qui nous intéresse. Le but de cet intérêt est de déterminer une éventuelle corrélation chez l'un ou l'autre de ces sujets entre la distribution de *ne* et les facteurs phoniques, syntaxiques et pragmatiques qui seront analysés dans les productions de chaque locuteur afin d'établir les déterminismes éventuels de la rétention ou de la chute de *ne* en français contemporain.

Les nombres bruts de réalisation et d'omission sont traités à l'aide d'outils statistiques, grâce à une analyse de contingence réalisée avec le logiciel de statistiques SAS JMP9. Les contextes analysés correspondent à ceux généralement abordés dans les études sur la chute de *ne* en français à savoir selon les éléments qui précèdent ou suivent le *ne* notamment (en tenant compte par exemple, autant de la nature de l'élément précédent que de la fonction de cet élément) ou encore selon le degré d'emphase ou atténuation de la négation employée (dimension pragmatique). L'intérêt est de vérifier si ces dimensions phonique, syntaxique et pragmatique influent effectivement sur le maintien ou la chute de *ne* dans les quatre idiolectes analysés. Des conclusions statistiquement fiables ne peuvent cependant pas toujours être données avec des dénombrements souvent inférieurs à 5.

Une dimension qualitative est valorisée pour expliquer les distributions inattendues et explorer les synergies entre les éventuels facteurs multiples déterminant le comportement de *ne*.

Les facteurs phoniques sont les premiers abordés, ci-dessous, avant de passer aux facteurs syntaxiques puis pragmatiques.

## 2.2 La dimension phonique

Les productions des quatre sujets ont été analysées en vue d'établir le rôle du phonique dans la distribution de *ne*. Les deux éléments considérés sont la nature consonantique ou vocalique des segments qui suivent *ne* ainsi que la présence d'une pause avant un *ne* réalisé, suivant Ashby (1981). Pour la nature du segment qui suit *ne*, les résultats ne sont concluants chez aucun sujet comme le montre le tableau suivant.

Idiolectes	+CONS	+VOY	Valeur de <i>p</i>
Gary	11,2%	6,6%	0,1737
Katia	3,1%	3,2%	0,9768
Nicole	10,8%	11,2%	0,9340
Pauline	26%	19,2%	0,2825

Tableau 2. Maintien de *ne* selon le contexte phonétique dans les quatre idiolectes (test de Pearson)

Quant aux pauses avant *ne*, elles sont peu attestées dans le corpus, avec moins de 36 occurrences. L'incidence de la pause sur la réalisation de *ne* par rapport à l'absence de pause est statistiquement significative dans l'idiolecte de Gary (avec 4 cas de maintien sur 15 avec hésitations soit 26,67% et 20 cas de maintien sur 262 soit 7,63% sans hésitations ;  $p=0,0311$ ). Pour les trois autres idiolectes, la probabilité de maintien n'est pas significativement plus grande lorsqu'il y a hésitation. La différence entre la présence ou l'absence d'une pause est néanmoins significative pour la réalisation de *ne* chez Katia ( $p=0,0276$ ) et Nicole ( $p=0,0484$ ). Bien que faiblement déterminant, la pause liée à des hésitations reste un facteur significatif, contrairement à la nature vocalique ou consonantique du segment avant *ne*.

## 2.3 La dimension syntaxique

### 2.3.1 Statut syntaxique de l'élément précédent

Certaines dimensions syntaxiques ont un impact sur la réalisation ou l'omission de *ne*. Le consensus est que *ne* est plus fréquemment omis après un clitique qu'après un groupe nominal (voir le survol de Meisner et Pomino 2012), avec, comme nous l'avons rappelé plus haut, 94% d'omission de *ne* avec un sujet clitique et 17% avec un sujet lexical dans Culberston et Legendre (2008). La question est donc de savoir si cette bipartition entre clitiqes et groupes nominaux agit sur les productions dans les idiolectes à l'étude. À ces deux catégories a été ajoutée celle des démonstratifs (« ce », « c' », « ça ») et celle des relatifs, qui n'étaient ni lexicaux ni à strictement parler clitiqes, et enfin, une cinquième catégorie *autre* contenant d'autres catégories plus rares dans le corpus comme les adverbes, les conjonctions, les prépositions ou encore les verbes. La ventilation dans ces catégories des occurrences permet de voir l'effet des conditions sur la réalisation ou l'absence de *ne*. Ce sont les facteurs identifiables qui seront discutés à la suite de la présentation du profil de chaque idiolecte.

L'idiolecte de Gary a le profil que donne à voir le tableau suivant.

Pourcentages (dénombrement)	0	1	Dénombrement total
Clitique	95,51 (170)	4,49 (8)	(178)
Démonstratif	98,57 (69)	1,43 (1)	(70)
GN	30,77 (4)	69,23 (9)	(13)
Relatif	100 (7)	0 (0)	(7)
Autre	33,33 (3)	66,67 (6)	(9)
Total	91,34 (253)	8,66 (24)	(277)

Tableau 3. Absence (0) ou présence (1) de *ne* selon le statut syntaxique de l'élément précédent chez Gary

Ce profil montre trois contextes corrélés à une absence de *ne* supérieurs à 95%, suivant le clitique, le démonstratif et le relatif. Le GN et la catégorie *autre* sont suivis d'un *ne* dans deux-tiers des cas.

Les trois contextes identifiés ont un effet quasi-catégorique. On est dès lors en droit de se poser la question de savoir ce qui se passe dans les cas de maintien, et si ce dernier est motivé par des facteurs identifiables.

(1) (Gary [28.064]) : ils ont emménagé au moment où j' suis né en fait à peu près avant ils étaient *je n' sais plus* où + dans l' quinzième ou un truc comme ça

(2) (Gary [2093.333]) : mm + + ben est-ce que c'est + est-ce que c'est comparable à ce que j' viens de dire euh comme (mm) l' vingtième l' dix-neuvième et l' douzième (mm) sont des quartiers un peu plus populaires que le seizième (mm) + est-ce que c'est ça la différence rive droite rive gauche + peut-être *je n'sais pas* non j'ai + j'ai jamais j'ai jamais pensé (mm) comme ça en fait non j'ai jamais pensé en + la gauche la droite la

(3) (Gary [2251.638]) : euh + j'en étais s- satisfait oui oui + j'étais dans des écoles privées + ma mère voulait absolument le privé pour moi + voilà + + et euh c'était en plus c'était catholique + et **je n'suis pas** catholique

(4) (Gary [2433.283]) : je + c'est quelque chose qui m'échappe en fait hein + pourquoi on a pas l' droit de manger ça on a l' droit de manger ça + + voilà + moi du moment qu' c'est pas logique j'arrive pas à accrocher en fait + dès qu'y a pas quelque chose logique dès que c'est quelqu'un qui a dit "tu fais comme ça et c'est pas autrement" je non + **j' n'arrive pas**

(5) (Gary [1277.594]) : donc voilà y a des quartiers comme ça donc y a un petit quartier qui est un peu + à côté du vingtième (mm) qui ressemble un peu au dix-neuvième (mm) voilà c'est un quartier où je vais pas parce que **il n'y a rien à faire** quoi c'est tout (mm) j' connais personne j' connaîtrais quelqu'un je pense que j'irais (mm) pour aller le voir (mm) ou + pour sortir (mm) mais

(6) (spk1 Gary [1731.932]) : [1] c'était pas juste le hasard [2] non c'était X + lié parce qu'il y avait la nourrice quoi [1] oui + voilà [2] donc **ça n'a rien de** + culturel ou

(7) (Gary [2805.857]) : j'me souviens plus du tout bien sûr mais + paraît-il voilà vu que ma mère me parlait ma grand-mère me parlait euh + euh en français mais y avait plein de mots qu'**elle ne comprenait pas** donc elle disait en algérien et moi apparemment je comprenais

(8) (Gary [3907.058]) : et par contre + son petit frère mon oncle + euh lui parlait euh + **n'arrivait pas** à parler français + donc elle elle devait venir dans sa classe et traduire pour lui euh + j'sais j'sais pas comment ma mère a- + ma mère a réussi à vraiment s'en sortir + mais + mon oncle lui j' pense que c'est une + réaction normale j' veux dire il n'a- il n'apprend qu'une langue + et euh + il arrive pas à parler français enfin il arrive pas personne ne s' comprend quoi

(9) (Gary [3954.535]) : oui voilà c'est ça elle m' l'a dit oui clairement (mm) + oui c'est ça elle avait peur que j' mélange les langues (mm) + + voilà c'est + c'est ça quoi + et moi j' me rends compte que j'aurais bien aimé par exemple simplement pour participer un peu plus euh (mm) + dans dans dans des réunions de famille par exemple (mm) + ils parlent ils **ils ne parlent pas** tous euh + + uniquement algérien mais bon des fois y a des moments où + quand ma grand-mère parle elle parle presque pas français (mm) forcément pour bien + lui faire comprendre les choses (mm) + ils commencent ils lui parlent en algérien tout simplement

Dans les exemples (1) à (3), on observe que le sujet clitique *je* est plein, c'est-à-dire qu'il garde son intégrité phonique, ce qui pourrait être un facteur favorisant le maintien de *ne* comme nous le verrons plus loin. Malgré tout, ceci ne semble pas une règle catégorique puisque dans l'exemple (4) le sujet est réduit à sa forme [ʒ]. Un test statistique nous aidera à comprendre si ce facteur est significatif ou non dans cet idiolecte. Quant à l'exemple (5), le contexte est sensiblement identique puisqu'on trouve la forme pleine du clitique *il* ce qui pourrait favoriser également le maintien de *ne*. Pour l'exemple (6), le maintien de *ne* semble dû à une volonté d'éviter le hiatus.

En revanche, dans les exemples (7) à (9) il semble plus difficile de trouver une justification, mais celle-ci pourrait être d'ordre sociolinguistique puisque ces trois occurrences de maintien de *ne* se produisent dans le même contexte et sur le même thème de conversation : la ou les langues parlées dans sa famille ce qui pourrait conduire Gary à « forcer » le maintien de *ne*. À ce propos, il conviendrait ici de citer une phrase de Gary, qui ne contient pas de négation et qui, par conséquent, semble inutile pour notre étude mais qui illustre bien ce qui vient d'être avancé :

Gary [3396.621] : *des fois ça ça passe pas donc à partir de ce moment-là j'ai essayé de faire attention à mon langage (mm) + à Paris d' faire attention (mm) + et dans l' neuf trois euh entre guillemets un peu plus me lâcher (mm) avec les tournures de*

*phrase (mm) pas dire les négations ou (mm) des trucs comme ça et + + et des fois ça ça donne des résultats assez*

Outre le fait que cette phrase révèle une évidente contradiction entre ce qu'il dit et sa production réelle (ce qui rappelle bien évidemment l'attitude névrosée des locuteurs d'une langue, fortement attachés à une norme, dont parle Barra Jover (2010 : 5) et qui consiste ici à croire que l'absence de *ne* se produirait uniquement dans un contexte relâché, en Seine Saint Denis avec ses amis, ce qui sous-entend qu'il se produirait à Paris, dans un contexte plus « soigné ») et même si la réalité montre qu'il « dit les négations » de manière très exceptionnelle, il semble clair que les cas où il produit ces *ne* peuvent être dus au contexte de la discussion (spontané mais dans un cadre très formel, interrogé par une universitaire).

Ces trois contextes semblent donc entraîner régulièrement la chute de *ne* dans l'idiolecte de Gary puisque la plupart des exceptions sont dues à l'influence d'autres facteurs importants.

Ces trois contextes identifiés comme corrélés à l'absence de *ne* dans cet idiolecte le sont encore plus dans celui de Katia, comme le montre le tableau 4.

Pourcentages (dénombrement)	0	1	Dénombrement total
Clitique	97,22 (105)	2,78 (3)	(108)
Démonstratif	100 (41)	0 (0)	(41)
GN	0 (0)	100 (1)	(1)
Relatif	100 (6)	0 (0)	(6)
Autre	75 (3)	25 (1)	(4)
Total	96,87 (155)	3,13 (5)	(160)

Tableau 4. Absence (0) ou présence (1) de *ne* selon le statut syntaxique de l'élément précédent chez Katia

Le clitique, le démonstratif et le relatif sont suivis de *ne* dans moins de 2% des occurrences. *Ne* se retrouve après le seul GN et un élément autre.

Les exemples de maintien de *ne* après un clitique sont donnés ci-dessous.

(10) (Katia [3425.235]) : pardon le dimanche **je n' bouge presque pas**

spk1 Katia [3427.148] : [1] donc +++++ O.K. [2] ou alors j'avais prendre un café mais c'est tout

(11) (spk1 [3945.3] : compétents ou parce qu'ils n'aiment pas les gamins ?

Katia [3947.241]) : parce qu'ils n'aiment pas les élèves + "

(12) (Katia [3999.601]) : avec mes profs ça c'est souvent mal passé aussi en danse mais euh non c'est l' plaisir enfin d' savoir même si y a des profs que j'aime pas ben j'continue à faire de la danse parce que justement c'que j'arrive pas à faire en cours c'est qu' j'arrive à + à prendre autant d' plaisir en (sic) danser sans aimer le prof + alors qu'en cours je prends pas du plaisir à travailler quand j'n'aime pas l' prof + +

Ces séquences s'expliquent par deux types de facteur de nature pragmatique. L'emphase semble jouer un rôle en (10) où l'écoute du passage révèle un haussement de voix de la locutrice insistant sur ce qu'elle dit. Une autre trace de la modalisation du degré de la négation se trouve avec *presque*. La répétition de ce qui a été dit par l'autre ou par soi intervient en (11) et (12) comme le montrent les passages soulignés. Ce type de reprise s'analyse en pragmatique comme un cas de présupposition (Larrivée 2011), proche sous certains rapports de l'emphase. Un élément de normativité peut intervenir avec l'attention à la forme que pourrait forcer la répétition.

Les contextes favorisant l'absence de *ne* se retrouvent également dans l'idiolecte de Nicole.

Pourcentages (dénombrement)	0	1	Dénombrement total
Clitique	93,33 (112)	6,67 (8)	(120)

Démonstratif	100 (21)	0 (0)	(21)
GN	66,67 (8)	33,33 (4)	(12)
Relatif	80 (4)	20 (1)	(5)
Autre	0 (0)	100 (5)	(5)
Total	88,96 (145)	11,04 (18)	(163)

Tableau 5. Absence (0) ou présence (1) de *ne* selon le statut syntaxique de l'élément précédent chez Nicole

Clitiques et démonstratifs sont ensemble suivis de *ne* dans 6% des cas. Le relatif en est à 20% de *ne*, vraisemblablement à cause du petit nombre de productions pertinentes. Comptant également peu de réalisations, le contexte du GN compte également un très faible pourcentage de *ne*, à peine un tiers des propositions négatives, alors que les autres environnements sont catégoriquement suivis du clitique de négation. Ce faible pourcentage peut paraître surprenant et ne correspond pas aux résultats des précédents travaux sur le sujet ce qui montre encore une grande variation dans l'usage de *ne* selon les locuteurs.

Considérons les huit cas de réalisation de *ne* après clitique.

(13) (Nicole [737.352]) et c'est vrai qu' quelquefois je j' me dis "mais bon sang" on a l'impression qu'y a un livre par mois qui sort ! + euh parce que ces gens-là **on les on on ne parle que d'eux** on les voit partout on les + or il sort quand même je pense maintenant en moyenne

(14) (Nicole [930.588] ) parle avec euh certains clients euh + + qui sont encore assez proches de la littérature et du livre j' me dis **euh j- je n'arrive pas** à comprendre maintenant pourquoi les éditeurs + ne vont pas regarder d'un peu plus près + euh les prix des lecteurs + pour voir un petit peu c' que les c' que

(15) (spk1 Nicole [1007.63]) [1] les Français ont du mal avec ça effectivement [2] ce **qu'il n'y a pas du tout** dans l'autofiction hein

(16) (Nicole [2031.914]) je je je supporte plus d'ailleurs **je n'ai jamais** reporté de bleu

(17) (Nicole [1130.437]) ah beaucoup plus maintenant beaucoup plus + on a l'impression que pour des des textes des auteurs + dont ils ont pas entendu parler **qu'ils n' connaissent pas** ils vont prendre un risque + et ça on est dans une société où on n' prend plus de risques hein tout doit être bien cadré bien cerné euh + bien sécurisé + et ça on l' retrouve un peu un peu même chez nous oui moi je l' sens de plus en plus

(18) (Nicole [1130.437]) ah beaucoup plus maintenant beaucoup plus + on a l'impression que pour des des textes des auteurs + dont ils ont pas entendu parler qu'ils n' connaissent pas **ils vont prendre un risque** + et ça on est dans une société où **on n' prend plus** de risques hein tout doit être bien cadré bien cerné euh + bien sécurisé + et ça on l' retrouve un peu un peu même chez nous oui moi je l' sens de plus en plus

(19) (Nicole spk1 [1221.014]) [1] on que vous n'avez pas lu voilà [2] que **j'n'ai j' avoue pas lu**

(20) (Nicole [2694.654]) non j' crois **ils n' l'ont jamais** vraiment demandé + mais je je je pense oui on a fait + euh ben j' vous dis ça vient peut-être aussi le + du fait que bon + en tant qu'enfants d' commerçants on a très vi- on a on a

Deux cas présentent une hésitation ((13) et (14)). La pragmatique intervient avec une emphase intonative (16), une emphase syntaxique (*du tout* en (15)), et deux cas de reprise d'un propos antérieur ((18), (19)). Par ailleurs, trois cas ((16), (18), (20)) font intervenir une négation autre que *pas*, (*jamais* et *plus*), *plus*

favorisant la rétention de *ne* selon Ashby (1981). Par ailleurs, comme dans l'idiolecte de Gary, des considérations sociolinguistiques pourraient être présentes dans le contexte de la discussion du monde du livre.

Le tableau qui se dessine est donc que l'emploi de *ne* dans des contextes induisant son absence semble être motivé par des dimensions pragmatiques d'emphase au sens large.

Le dernier idiolecte a un profil assez différent des précédents comme le fait voir le tableau suivant.

Pourcentages (dénombrement)	0	1	Dénombrement total
Clitique	76,7 (79)	23,3 (24)	(103)
Démonstratif	96,3 (52)	3,7 (2)	(54)
GN	40 (2)	60 (3)	(5)
Relatif	16,67 (1)	83,33 (5)	(6)
Autre	20 (1)	80 (4)	(5)
Total	78,03 (135)	21,97 (38)	(173)

Tableau 6. Absence (0) ou présence (1) de *ne* selon le statut syntaxique du sujet chez Pauline

Le démonstratif est corrélé à l'absence de *ne* à plus de 95%, et ne permet que deux réalisations. Ce sont les deux seuls exemples où *ça* précède un verbe à initiale vocalique, la réalisation de *ne* permettant d'éviter le hiatus. L'exemple en (21) comporte en outre une emphase.

(21) (Pauline [1077.343]) nous nous étions cinq tout ça énormément d' cousins euh neuf cinq six et cetera tous ces quartiers étaient pleins d' familles nombreuses de militaires de + avec des vi- des appartements grands parce que ***ça n'était pas*** une question d'argent ***mais pas du tout***

(22) (Pauline [2834.523]) ah non mais ++ ça a dû arriver mais disons qu'il y a une accélération euh énorme j' peux bon dont le livre va être + mais ça disparaîtra pas mais ++ mais + y a + ***ça n'a jamais*** été aussi X + et même l'écriture aussi par exemple même l'écriture aussi par exemple c'est curieux même l'écriture parce que ça va être lié justement c'est pas la même chose quand même que d'écrire de rédiger à l'ordinateur enfin j' sais pas c' que

Le clitique n'a pas l'effet catégorique qu'il a dans les trois idiolectes précédents. Des 25 cas avec *ne*, on trouve néanmoins deux hésitations, six exemples avec emphase (dont une vocale), et deux répétitions d'un propos antérieur, soit 10 exceptions qui pourraient être justifiées par d'autres règles propres à cet idiolecte.

Malgré tout, après clitique, la variation semble plus importante montrant ainsi que le système est plus instable que dans les trois idiolectes précédents. En effet, l'emphase ne semble avoir aucune influence sur la présence ou l'absence de *ne* après démonstratif puisqu'on trouve 5 cas d'emphase couplés à deux reprises avec des hésitations mais aucun *ne* : la règle consistant à ne pas produire de *ne* après démonstratif est donc plus forte que celle de l'emphase. Celle de l'absence de *ne* après clitique, à l'inverse serait moins forte que celle de l'emphase. C'est ainsi, en analysant de manière très précise des idiolectes, qu'on peut arriver à créer une hiérarchie de règles plus ou moins strictes, plus ou moins cohérentes (voir Iglesias 2012) et parfois, comme dans ce cas précis, très individuelles.

L'analyse de la présence ou non de *ne* dans quatre idiolectes permet de trouver des régularités qui se rejoignent assez clairement : pas de *ne* après clitique ou démonstratif ou relatif (sauf chez Pauline), et maintien de *ne* dans les autres contextes (de manière plus ou moins claire, avec une variation interidiolectale plus forte, notamment après GN).



### 2.3.2 Statut de l'élément suivant

Les groupes clitique tendant à être réduits en français (Posner 1985 : 188), il est également prévisible que *ne* chute plus souvent lorsque l'élément suivant est un clitique plutôt qu'un verbe ou un autre élément. Cependant, ceci ne se vérifie que chez Gary (avec un nombre d'occurrences assez faible qui invite à être prudents) comme l'indique le tableau 7.

<i>Idiolecte</i>	<i>Valeur de p (test de Pearson)</i>
<b>Gary</b>	<b>0,0109</b>
Katia	0,3399
Nicole	0,6577
Pauline	0,1733

Tableau 7. Valeur de p au test de Pearson pour les quatre idiolectes selon le statut de l'élément suivant

Il est tout de même important de noter que si le test s'avère significatif, ce n'est pas l'aspect phonique qui entre en jeu ici puisqu'on ne trouve aucune différence quand l'élément suivant est un clitique ou un verbe. En revanche, c'est lorsque l'élément suivant est un composant de la négation que le maintien se produit plus souvent.

<i>Pourcentages (dénombrement)</i>	<i>0</i>	<i>1</i>	<i>Dénombrement total</i>
Clitique	89,29 (25)	10,71 (3)	(28)
Négation	50 (2)	50 (2)	(4)
Verbe	92,24 (226)	7,76 (19)	(245)
Total	91,34 (253)	8,66 (24)	(277)

Tableau 8. Absence (0) ou présence (1) de *ne* selon le type d'élément suivant chez Gary

L'analyse de contingence selon le contexte C-C (deux clitiques se suivant) et tout autre contexte nous montre des résultats non significatifs, renforçant l'idée que la dimension phonique ne semble pas jouer un rôle important dans le maintien ou la chute de *ne* dans notre corpus.

### 2.3.3 Nature du sujet clitique

La nature du sujet syntaxique précédant *ne* semble donc jouer un rôle important dans sa réalisation ou son absence et ce, dans les quatre idiolectes. En outre, comme le suggère Meisner et Pomino (2012), ce rôle peut être soutenu par l'identité même du sujet clitique. C'est le cas dans les idiolectes de Pauline et de Gary.

<i>Idiolecte</i>	<i>Valeur de p (test de Pearson)</i>
Katia	0,6297
Nicole	0,0560
<b>Gary</b>	<b>0,0237</b>
<b>Pauline</b>	<b>0,0180</b>

Tableau 9. Valeur de p au test de Pearson pour les quatre idiolectes selon la nature du sujet clitique

Dans l'idiolecte de Katia, la valeur élevée de *p* s'explique par le fait que l'absence de *ne* est presque systématique avec tous les clitiques (seulement deux cas de maintien sur 41 après *je* et un sur 18 après *il* ou *elle*). Chez Nicole on trouve davantage de différences selon le clitique, mais celles-ci ne sont pas statistiquement significatives. Seul le clitique *vous* semble se démarquer et favoriser le maintien de *ne* mais on ne trouve que deux exemples dont un maintien. Chez Gary, tous les clitiques favorisent l'absence de *ne* sauf *il* ou *elle* qui présentent davantage d'exceptions (4 cas de maintien sur 25 soit 16%). Le tableau

6 révèle donc que l'idiolecte où l'absence ou la présence de *ne* semble avoir un lien direct plus fort avec le clitique sujet utilisé est celui de Pauline.

Pourcentages (dénombrement)	0	1	Dénombrement total
je	83,33 (40)	16,67 (8)	(48)
il/elle	57,14 (16)	42,86 (12)	(28)
y	100 (14)	0 (0)	(14)
on	70 (7)	30 (3)	(10)
vous	66,67 (4)	33,33 (2)	(6)
Total	76,41 (81)	23,59 (25)	(106)

Tableau 10. Absence (0) ou présence (1) de *ne* selon le clitique sujet dans l'idiolecte de Pauline

Dans cet idiolecte, avec le pronom *il* ou *elle*, on remarque une plus forte tendance à maintenir *ne* qu'avec l'expression « il n'y a (pas) » réduite à « y'a (pas) », où le *ne* disparaît systématiquement. Avec *je*, *ne* est bien moins souvent maintenu contrairement à l'emploi des clitiques *on* et *vous*, même si pour ceux-ci, la rareté des exemples doit nous mener à être prudent. Il semble donc bien y avoir une différence significative selon le clitique sujet de la phrase.

Il est, par ailleurs, intéressant de noter la différence importante selon que le clitique *il* soit réduit en *y* ou non. Lorsque *il* n'est pas réduit en *y*, le *ne* est maintenu une fois sur trois (3 cas de maintien sur 9). Il semble donc bien y avoir un lien très net entre l'intégrité phonétique du clitique et le maintien de *ne*, et l'exemple (23) l'illustre parfaitement puisque l'unique fois où le clitique *il* n'est pas réduit dans l'expression « il n'y a (pas) », *ne* est maintenu :

(23) (Pauline [3712.331]) mais c'était forcément après puisque c'étaient des clans  
mais avec des échanges encore possibles hein + qu'**il n'y aurait plus** maintenant  
enfin très différemment ça les (...)

Il se produit la même chose chez Gary et Nicole comme le montrent les exemples (24) et (25) ce qui semble confirmer le lien entre réduction phonétique et chute de *ne* avec le clitique sujet *il* :

(24) (spk1 Nicole [1007.63]) [1] les Français ont du mal avec ça effectivement [2] ce  
qu'**il n'y a pas du tout** dans l'autofiction hein

(25) (Gary [1277.594]) : c'est un quartier où je vais pas parce que **il n'y a rien** à faire  
quoi c'est tout (mm) j' connais personne j' connaîtrais quelqu'un je pense que j'irais  
(mm) pour aller le voir (mm) ou + pour sortir (mm) mais

De même, chez Gary et Pauline, la probabilité de réalisation de *ne* est significativement plus forte avec la forme « pleine » [ʒə] qu'avec la forme réduite en [ʒ]. Le test exact de Fisher révèle une probabilité de  $p < 0,05$  pour Gary et de  $p < 0,005$  pour Pauline.

L'analyse du corpus permet de constater que chez Gary la perte du *schwa* de [ʒə] entraîne systématiquement l'absence de *ne* (52 cas) alors que le maintien du *schwa* permet la présence de *ne* (3 exemples de maintien de *ne* face à 17 cas sans *ne*). Le fait que les exceptions ne se retrouvent que lorsque la forme pleine du sujet est maintenue semble bien indiquer qu'il y a un lien statistiquement significatif dans son idiolecte. Mais l'analyse des idiolectes montre des résultats encore plus clairs et significatifs dans le cas de Pauline puisque si la forme réduite du sujet entraîne également l'absence de *ne* (23 cas), la tendance s'inverse lorsque le sujet conserve sa forme pleine (avec 3 cas de maintien de *ne* contre un seul cas de perte de la négation).

Si pour les deux autres locutrices, les résultats ne sont pas significatifs c'est tout simplement parce qu'on ne trouve aucun exemple de maintien de *ne* avec la forme pleine et la forme réduite du sujet. Donc, malgré cela, il semble clair que la réduction de [ʒə] en [ʒ] devant consonne entraîne systématiquement la disparition de *ne* et il est probable que cette « règle » soit partagée par une très grande majorité des locuteurs.

## 2.4 La dimension pragmatique

Fonseca-Greber (2007) montre dans son étude que le *ne* se maintient plus souvent dans des négations emphatiques ce qui semble se confirmer dans l'idiolecte de Pauline notamment. Le tableau 8 confirme que l'emphase semble jouer un rôle important dans le maintien de *ne* dans cet idiolecte mais pas dans les trois autres. L'emphase est ici définie comme une emphase syntaxique, c'est-à-dire une négation comportant un « complément » la renforçant comme (*pas* ou *plus*) *du tout*, ou *absolument* (*pas* ou *aucun*...) par exemple. Remarquons que les trois idiolectes où l'emphase ne semble pas déterminer la présence ou l'absence de *ne* ne présentent que très peu de cas de négations emphatiques (entre parenthèses le nombre de cas total de négations emphatiques).

Idiolectes	Négation emphatique	non	Négation emphatique	Valeur de <i>p</i>
Gary	8,7%		0% (2)	1,0000
Katia	3,2%		0% (5)	1,0000
Nicole	10,6%		33,3% (3)	0,2977
Pauline	<b>19,8%</b>		<b>42,1% (19)</b>	<b>0,0325</b>

Tableau 11. Maintien de *ne* avec ou sans « emphase » dans les quatre idiolectes (test exact de Fischer)

Le phénomène opposé à la négation emphatique ne semble pas encore avoir été étudié à ce jour. Les négations « atténuées » dont il est question incluent les occurrences où le deuxième élément de la négation est suivi d'un adverbe qui a tendance à atténuer la négation (contrairement à l'emphase avec *pas du tout* par exemple) comme *pas vraiment*, *pas trop*, *pas très*, etc.

Si l'on observe le tableau 8, on s'aperçoit que les idiolectes dans lesquels l'emphase est la moins déterminante sont ceux de Gary et de Katia (valeur de *p* plus élevée que dans les autres idiolectes). Il est donc tout à fait logique que le phénomène opposé, l'atténuation, ne joue pas non plus de rôle significatif dans la présence ou l'absence de *ne*. C'est ce que nous montre le tableau 9. En revanche, les deux idiolectes où on observe une tendance un peu plus importante au maintien de *ne* présentent des résultats significatifs : les négations atténuées chez Nicole et Pauline semblent empêcher (ou du moins limiter très fortement) le maintien de *ne*. Le tableau 9 nous montre donc que dans ces deux idiolectes la probabilité pour que la négation se maintienne est significativement supérieure lorsque la négation n'est pas atténuée et donc, par conséquent, que l'atténuation favorise la disparition de *ne* comme le montre l'absence d'exemples avec maintien dans ce contexte.

Idiolectes	Négation atténuée	non	Négation atténuée	Valeur de <i>p</i>
Gary	8,9%		6,9%	0,5284
Katia	2,8%		6,2%	0,9214
Nicole	<b>13%</b>		<b>0%</b>	<b>0,0415</b>
Pauline	<b>24,4%</b>		<b>0%</b>	<b>0,0148</b>

Tableau 12. Maintien de *ne* avec ou sans « atténuation » dans les quatre idiolectes (test exact de Fischer)

Il semble que certains locuteurs sont relativement sensibles au statut pragmatique de la négation pour la réalisation de *ne* de façon générale ainsi que dans les contextes défavorisant sa réalisation. La méthode idiolectale montre à la fois que l'intuition de Fonseca-Greber était bonne, et que ses critiques avaient raison quant au fait que la fonction n'est pas un facteur catégorique. Mais si son intuition était bonne, l'analyse d'idiolectes montre qu'il ne s'agit pas d'une « règle » partagée par tous les locuteurs. Il est temps de résumer les facteurs identifiés dans cette étude.

## 3 Discussion conclusive

Cet article tente d'identifier des facteurs qui détermineraient l'emploi ou la chute de *ne* à partir d'une approche de quatre idiolectes dans les productions du *Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000*. Le choix de la méthode idiolectale permet une nouvelle approche de cette question déjà longtemps

discutée, les précédentes n'ayant pu obtenir des conclusions toujours convergentes. En se basant sur des grammaires réelles –celles d'individus– et non plus sur un ensemble de grammaires différentes, cette méthode permet d'avoir une vision plus précise du phénomène de la chute de *ne* en français contemporain.

La première conclusion est la plus évidente de toutes : chaque locuteur a potentiellement un comportement différent quant au maintien ou à la disparition de *ne*. Si ce point peut sembler évident, il n'a pas été suffisamment soulevé jusqu'à présent.

Ensuite, cette analyse a permis de nuancer les hypothèses phonétiques puisque le contexte phonique du mot suivant n'influe pas sur le maintien de *ne*, pas plus que le contexte C-C n'implique plus de chutes de *ne* que les autres contextes. Mais s'il a été possible de réfuter ces hypothèses, le contexte phonétique semble malgré tout jouer un rôle important chez certains locuteurs dans d'autres cas, notamment lorsque les sujets clitiques *il* ou *je* sont maintenus à leur forme pleine ou lorsqu'ils sont réduits. Mais là encore, cette tendance n'est pas partagée par les quatre locuteurs.

En revanche, l'analyse d'idiolectes a permis de confirmer des facteurs traditionnellement avancés pour expliquer la chute de *ne* en français comme le statut syntaxique du sujet : ainsi, lorsque le sujet est un clitique ou un démonstratif, *ne* chute dans la plupart des idiolectes. Cette analyse a permis également d'ajouter la catégorie des relatifs qui semblent aussi favoriser très régulièrement cette disparition de *ne*. A l'inverse, on ne peut pas affirmer que le fait que le sujet soit un GN implique ou favorise le maintien. Cela dépend de chaque locuteur et il semblerait qu'il y ait une très forte variation.

De plus, l'existence d'un facteur pragmatique a aussi pu être confirmée mais ce travail permet d'atténuer son importance puisqu'il ne semble pas très influent dans l'idiolecte de certains locuteurs. Si ce facteur n'est pas forcément décisif dans le maintien ou la disparition de *ne*, son existence permettrait d'expliquer certains maintiens surprenants dans les grammaires favorisant très régulièrement la chute de *ne* comme dans celle de Katia. La corrélation de ce facteur avec celui de la négation atténuée permet de voir dans quels idiolectes le facteur pragmatique est le plus fort.

Un des intérêts de ce travail est de montrer grâce à l'analyse d'idiolectes, que les facteurs décrits dans les travaux antérieurs ne sont pas forcément valables pour tous les locuteurs : chaque locuteur peut avoir un système particulier (beaucoup plus instable après clitique par exemple chez Pauline) avec un système hiérarchique de règles plus ou moins complexe montrant une synergie entre les différents facteurs influant le maintien ou la chute de *ne*.<sup>3</sup>

A l'inverse, ce travail a permis de déterminer des régularités partagées par les quatre idiolectes et qui sont potentiellement communes à une grande majorité de locuteurs natifs francophones. Ces régularités ne se trouvent cependant que dans deux contextes bien précis : après démonstratif et lorsque le sujet « je » est réduit à [ʒ] (ou sa variante sourde). Dans ces deux contextes, *ne* chute presque systématiquement dans les quatre idiolectes (avec plus de 95% de cas de chute de *ne*) comme le montre le tableau suivant.

Idiolectes	Après démonstratif	Réduction de « je » à [ʒ]
Gary	1/69	1/106
Katia	0/41	1/33
Nicole	0/21	0/25
Pauline	2/52	2/39
Valeur de <i>p</i>	0,4719	0,3743

Tableau 13. Maintien de *ne* après démonstratif et avec réduction du sujet « je » dans les quatre idiolectes (nombre de cas de maintien et valeur de *p* au test de Pearson)

Par ailleurs, le choix des locuteurs nous permet de confirmer les conclusions de Ashby (2001) et de Hansen et Malderez (2004) quant à la régression du maintien de *ne* en français. Ces études montrent que le *ne* est de moins en moins souvent maintenu ce qui permet de mieux comprendre les différences significatives dans le maintien de *ne* selon l'âge des locuteurs de notre corpus : la probabilité pour que *ne* soit maintenu est très significativement plus forte pour les locuteurs de plus de 50 ans dans notre corpus

( $p < 0.0001$ ). L'une des limites principales de ce travail est le faible nombre de locuteurs (deux par tranche d'âge) ce qui nous invite à être prudent quant à une conclusion sur le facteur générationnel. En revanche, le niveau d'études (jusqu'au Baccalauréat ou post-bac) ne semble pas influencer dans le maintien de *ne* ( $p=0,1384$ ).

La limite du nombre d'idiolectes analysés vient d'être abordée. Cependant, cette limite n'est pas très importante si l'on veut observer de manière exhaustive des grammaires individuelles. Analyser quatre idiolectes s'avère suffisant pour constater de grandes disparités selon les idiolectes et pour constater également et surtout des régularités importantes à l'intérieur même de la grammaire individuelle de certains locuteurs ; certains d'entre eux ayant pour règle « absolue » l'absence de *ne* après un démonstratif comme Nicole par exemple, mais lorsque l'élément précédent est plus rare (pas un clitique, ni un GN, ni un relatif ni un démonstratif), il semblerait que le *ne* soit toujours maintenu.

Une autre des limites de la méthode idiolectale réside dans le nombre parfois réduit d'occurrences dans certains contextes rares dans la langue parlée. Il aurait notamment été intéressant d'observer ce qui se passe dans ces idiolectes lorsqu'ils utilisent le pronom sujet *nous*, pronom qu'on ne trouve pas dans le corpus avec une négation. On pourrait en effet se demander si un énoncé comme « nous avons pas faim » est facilement attestable en français. Dans le cadre de l'hypothèse de diglossie du français (Massot 2008 et 2010 et Zribi-Hertz 2011), un énoncé avec *nous* pourrait être considéré comme un énoncé appartenant à la grammaire normée du locuteur, ce que Massot appelle FCT (Français Classique Tardif) alors qu'un énoncé avec *on* appartiendrait à sa grammaire du FD (Français Démotique), soit la variété vernaculaire. Dans le même sens, le maintien de *ne* appartiendrait au FCT et un énoncé sans *ne* au FD. Ainsi, on peut prédire qu'un même énoncé ne peut avoir des caractéristiques des deux grammaires différentes en même temps, ce qui rendrait un énoncé comme « nous avons pas faim » impossible ou du moins, difficilement attestable. Les résultats de Massot (2010 : 100) le confirment mais il ne comptabilise que 4 cas avec *on* sans *ne* et 2 cas avec *nous* et avec *ne*. Il semble donc difficile de pouvoir confirmer de manière satisfaisante cette hypothèse en analysant des idiolectes du fait du nombre trop faible d'apparition de *nous* dans une phrase négative.

Pour remédier à ce manque d'exemples dans certains contextes, deux possibilités existent : soit on augmente la taille du corpus (ce qui n'est pas forcément une bonne solution puisque le problème peut ne pas être résolu dans certains cas) soit on procède autrement et on essaie d'inciter implicitement le locuteur à utiliser telle ou telle forme en lui faisant décrire une photographie, une vidéo, etc.

Cependant, et contrairement à l'analyse d'un vaste corpus hypertexte, l'analyse d'idiolectes offre, comme il a déjà été dit plusieurs fois, une nouvelle perspective puisque c'est la grammaire concrète d'un individu, qui est analysée. Cette méthode permet aussi d'aboutir à des conclusions ou d'émettre des hypothèses beaucoup plus fortes : comme par exemple « lorsqu'un locuteur *a* maintient significativement plus souvent *ne* dans le contexte *x* (négation emphatique), alors il la maintiendra beaucoup moins (ou ne la maintiendra pas) dans le contexte opposé *y* (négation atténuée). » En revanche, « si dans le contexte *x* (par exemple dans des négations emphatiques) la variation n'est pas significativement différente (dans les idiolectes de Gary et de Katia par exemple), elle ne le sera pas non plus dans le contexte *y* (négations atténuées) ».

## Références bibliographiques

### Corpus

CFPP. Branca-Rosoff, S., Fleury, S., Lefevre, F. et Pires, M., Discours sur la ville. *Corpus de français parlé parisien des années 2000*. <http://cfpp2000.univ-paris3.fr/>

### Études

Aboh, Enoch O. et Pfau R. (2010). What's a wh-word got to do with it? In: Benincà, P. & N. Munaro (eds.), *Mapping the left periphery: The cartography of syntactic structures, Vol.5*. Oxford: Oxford University Press, 91-124.

- Ashby, W. (1981). The loss of the negative particle *ne* in French: a syntactic change in progress. *Language*, 57, 674–87.
- Ashby, W. (2001). Un nouveau regard sur la chute du *ne* en français tourangeau : s’agit-il d’un changement en cours ? *Journal of French Language studies*, 11, 1-22.
- Barra Jover, M. (2007). S’il ne restait que l’induction : corpus, hypothèses diachroniques et la nature de la description grammaticale. *Le tournant inductif dans les sciences du langage*, Vincennes, Recherches Linguistiques de Vincennes, 36, 89-121.
- Barra Jover, M. (2010). ‘Le’ français ou ce qui arrive lorsqu’un état de choses est observé comme une entité. *Langue Française : Le(s) français : formaliser la variation*, Paris, 168, 3-18.
- Barra Jover, M. (2012). Método y teoría del cambio lingüístico: argumentos en favor de un “método idiolectal”. Article en attente de publication pour les Actes du *Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española* (CIHLE 9), Cadix, septembre 2012.
- Cheng, L. L.-S. et J. Roorick (2000). Licensing *wh*- in situ. *Syntax* 3-1, 1-19.
- Compernelle, R. A. van. (2009). Emphatic *ne* in informal spoken French and implications for foreign language pedagogy. *International Journal of Applied Linguistics*, 19-1, 47-65.
- Culberston, J. et Legendre, G. (2008). Qu’en est-il des clitiques sujet en français oral contemporain? *Congrès mondial de linguistique française*. Paris: CMLF.
- Déprez, V., Syrett, K. et Kawahara, S. (2013). The interaction of syntax, prosody, and discourse in licensing French *wh*-in-situ questions. *Lingua*, 124, 4-19.
- Dufter, A. et Starke, E. (2007). La linguistique variationnelle et les changements linguistiques ‘mal compris’: Le cas de la ‘disparition’ du *ne* de négation. Bernard Combettes et Christiane Marchello-Nizia (Eds). *Etudes sur le changement linguistique en français*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy, 115-128.
- Fonseca-Greber, B.B. (2007). The emergence of emphatic *ne* in conversational Swiss French. *Journal of French Language Studies*, 17-3, 249-275.
- Hansen, A.B. et Malderez I. (2004). Le *ne* de négation en Région Parisienne : une étude en temps réelle. *Langage et société*, 107, 5-30.
- Iglesias, O. (2012). *Le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol : une nouvelle approche de la question*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Larrivée, P. (2010). The Pragmatic motifs of the Jespersen Cycle. Default, activation and the history of negation in French. *Lingua*, 120,9, 2240-2258.
- Larrivée, P. (2011). Au-delà de la polyphonie. *Le français moderne*, 79,2, 223-234.
- Larrivée, P. et Ramasse, D. (2013). Dimensions stylistique et phonétique de la disparition de *ne* en français. *The Phonetician* 105/106, 86-106.
- Martineau, F. (2011). *Ne*-absence in declarative and *yes/no* interrogative contexts: Some patterns of change. Pierre Larrivée and Richard Ingham (Eds). *The Evolution of negation: Beyond the Jespersen cycle*. Berlin: Mouton de Gruyter. 191-224.
- Massot, B. (2008). *Français et Diglossie. Décrire la situation linguistique française contemporaine comme une diglossie : arguments morphosyntaxiques*, Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Massot, B. (2010). Le patron diglossique de variation grammaticale en français », *Langue Française : Le(s) français : formaliser la variation*, Paris, 168, 87-106.
- Meisner, C. et Pomino, N. (2012). *Synchronic variation in the expression of French negation*. Présentation à l’atelier international *Negation and Clitics in Romance*. Document d’accompagnement, Zürich Universität, 16 pages.
- Moreau, M.-L. (1986) Les séquences préformées: entre les combinaisons libres et les idiomatismes. Le cas de la négation avec ou sans *ne*. *Le Français Moderne*, 54, 137–60.
- Posner, R. (1985) Post-verbal negation in non-standard French: A historical and comparative view. *Romance Philology* 39, 170-197.

Roberts, I. et Roussou, A. (2003). *Syntactic change: A minimalist approach to grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.

Swart, H.E. de (2010). *Expression and interpretation of negation: an OT typology*. Dordrecht: Springer.

Zribi-Hertz, A. (2011). Pour un modèle diglossique de description du français : quelques implications théoriques, didactiques et méthodologiques, *Journal of French Language Studies*, 21-2 : 1-26.

---

<sup>1</sup> Un relecteur anonyme de ce travail nous signale que « cette ambition va exactement à l'encontre de la position et des résultats de Labov ».

<sup>2</sup> Un relecteur exprime des réserves sur la notion de légitimation de cette analyse ; le mot interrogatif apporterait selon ce collègue le sens interrogatif et n'a donc pas besoin de légitimation intonative ou autre. Or, que le sens interrogatif émane du mot même n'est rien moins qu'évident, comme le montre la discussion détaillée de Aboh et Pfau. Ce en quoi le travail de Déprez *et al* nous apparaît important est par les généralisations catégoriques que permet la distinction de sous-groupes de locuteurs.

<sup>3</sup> Un relecteur souligne que la hiérarchisation différente des règles selon les idiolectes pourrait être modélisée dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité qui permet justement d'attribuer des poids distincts aux différentes règles d'une grammaire. Pour un exemple de l'utilisation de la TO appliquée à l'interprétation de la négation, voir de Swart (2010).